

mon ami Jacques appelait des commis-voynageurs s'en donnaient à cœur joie et se permettaient une foule de traits et de plaisanteries que je ne saurais trop redire. Toutefois, ce que j'entendais piquait au vif ma curiosité. J'appris que la comtesse de R... était, quelques années auparavant, une cantatrice célèbre ; son nom, que n'a point dévoré l'oubli, résonne encore aujourd'hui entre les noms de Pasta et de Catalani, comme une harpe éolienne. N'ayant pu parvenir à faire de la prima donna sa maîtresse, le comte de R... en avait fait sa femme. On ajoutait qu'amant jaloux autant que mari sévère, après l'avoir enlevée au théâtre, il la tenait dans son château où l'infortunée victime se mourait de regrets, de tristesse et d'ennui.

Peut-être n'étaient-ce là que des fables inventées à plaisir. Toujours est-il que, depuis trois ans que la duchesse habitait le pays, on l'avait à peine entrevue. Si les uns vantaient sa jeunesse et sa beauté, d'autres affirmaient qu'elle n'était rien moins que jeune et belle. D'autres, enfin, prétendaient qu'elle avait perdu sa voix après quelques mois de mariage. A l'unique fin de savoir à quoi s'en tenir sur toutes ces questions, le pays, qui d'ailleurs n'aimait point le comte de R... à cause de sa grande fortune, de son grand nom et de ses belles manières (j'ai su tout ceci plus tard), le pays, dis-je, avait imaginé de donner un concert pour les pauvres, et de prier la comtesse de R... de concourir à cette œuvre ; c'était tout simplement un prétexte pour arriver jusqu'à la mystérieuse châtelaine, un piège que lui tendait la curiosité des méchants et des sots, qui n'étaient pas fâchés en même temps de rappeler à M. le comte qu'il avait épousé une chanteuse, et de lui prouver qu'on était dans le secret de sa mésalliance.

Une députation de notables s'était donc rendue au château. A leur grand désappointement, ils n'avaient pu pénétrer jusqu'à la comtesse, mais le comte les avait accueillis avec toutes sortes de bonnes grâces, et s'était empressé de promettre le concours de sa femme à l'œuvre charitable. La nouvelle s'en était répandue bientôt à dix lieues à la ronde, et voici pourquoi l'on accourait de toutes parts à cette fête.

Décider l'ami Jacques à prendre un billet de concert, il n'y fallait pas songer : rien qu'à l'idée qu'on allait faire de la musique à Carpentras, il voulut atteler Bergère et s'enfuir à la hâte. J'eus bien de la peine à l'en dissuader. Sur le coup de huit heures, il s'alla coucher, et moi, conduit par la foule, je pris, libre et joyeux, le chemin du théâtre. La salle était déjà pleine. Les concertans et leurs instrumens occupaient la scène, ornée de fleurs et de guirlandes de feuillages. Un piano destiné à la comtesse de R... était placé près de la rampe, en face de l'assemblée. Tout le monde était à son poste ; nul ne manquait, que la comtesse. Déjà on s'interrogeait avec inquiétude ; tous les regards erraient çà et là ; la comtesse de R... n'apparaissait pas. Après une heure de vaine attente, comme des murmures d'impatience commençaient à circuler dans la salle, l'orchestre prit le parti de commencer.

On joua d'abord l'ouverture de la *Caravane*. Je trouvai l'exécution parfaite et d'un effet magique ; je ne me doutais pas jusqu'alors que, douze hommes donnés, on put arriver à produire un tel tapage. Flûtes, violons, basses et clarinettes rivalisèrent d'énergie et de bon vouloir. Je suis pour eux à grosses gouttes. Il n'est pas besoin d'ajouter que ce morceau fut converti d'applaudissemens frénétiques. La dernière mesure achevée, tous les yeux cherchèrent la comtesse de R... Point de comtesse.

Au bout de quelques minutes de répit, un monsieur gros et court, habit noir et cravate blanche, s'avança sur le bord de la scène, salua gracieusement, tira de sa poche trois ou quatre morceaux de bois, puis, après les avoir ajustés les uns aux autres, il annonça qu'à l'aide de ce léger instrument il fallait imiter le chant de tous les oiseaux, depuis le chant du rossignol jusqu'au croassement du corbeau. A ces mots, il courut dans l'assemblée un murmure de flatteuse approbation, auquel succéda presque aussitôt un profond et religieux silence. Ce monsieur gros et court était le flageolet de Turascon.

Il imita d'abord le gazouillement du rossignol, puis successivement le ramage de la mésange et de la fauvette, le sifflement du merle, le cri de la chouette, le roucoulement de la colombe, le gloussement de la poule, le chant aigu du coq, et, comme il l'avait promis, le croassement du corbeau. Ce flageolet était à la fois une volière et une basse-cour. Après une heure de cet agréable exercice, que sembla goûter fort le public de Carpentras, le monsieur remit en morceaux son précieux instrument, les fourra dans sa poche, et se retira au milieu des applaudissemens de la foule. Mon voisin de droite, qui ne pouvait croire aux merveilles qu'il venait d'entendre, assurait qu'il y avait des oiseaux cachés dans les coulisses. Mon voisin de gauche, aimable et fin railleur, était d'avis que ce monsieur envoyait son flageolet, pour le faire empailer, à M. Dupont, le naturaliste.

Au gros monsieur succéda un monsieur long et mince. Celui-ci était d'Avignon. Il annonça qu'il allait, à l'aide d'un simple violon, imiter tous les instrumens, depuis la flûte jusqu'au tambour ; ce qu'il fit, en effet, avec les meilleures intentions du monde. Il jona de tous les instrumens, excepté du violon. En y songeant, je me suis dit plus tard qu'il est ainsi beaucoup d'artistes chez qui le talent d'assimilation a tué l'individualité ; habiles à tout reproduire, si ce n'est leur propre nature, échos de tous, si ce n'est d'eux-mêmes.

Au monsieur long et fluet succéda un troisième monsieur, chevelu, barbu, frisé, pommadé, bichonné, gants queues de serins, manchettes relevées sur le poignet ; un beau, un dandy ; le lion n'était pas encore inventé. Il avait la taille d'un tambour-major, des mains à tuer un bœuf d'un coup de poing, et des épaules à rendre jaloux Hércule. Il se mit au piano, et chanta *Fleur de Tige* d'une voix amoureuse qui nous plongea tous dans le ravissement. Dès-lors j'ai toujours professé une profonde admiration pour la vauleureuse jeunesse qui charme ainsi les soirées du monde. Aller sur le terrain, essayer sans pâlir le coup de son adversaire, assister vaillamment à une bataille rangée, charger l'ennemi d'un pied ferme, marcher sans faiblesse au supplice : tout ceci n'a rien qui m'étonne. Mais en présence de deux ou trois cents personnes, se camper bravement devant un piano, et chanter dans sa barbe : *Je vais revoir ma Normandie*, ou autre complainte analogue, c'est le plus haut point d'héroïsme où l'homme puisse arriver. Ces messieurs ont fait leurs preuves de courage, et sont en droit de refuser un duel. Les femmes, en ceci, partagent mon opinion, et comme en général, elles aiment les héros, il est bien rare qu'un chanteur de romances ne l'emporte pas auprès d'elles sur un homme d'esprit.

Pendant la comtesse n'arrivait pas. Il était près de dix heures. Raisonnablement, on ne devait plus compter sur elle. Tou-

tefois, on attendait, on espérait encore, lorsqu'un quatrième monsieur, de Carpentras celui-là, le chef d'orchestre, le meneur de la fête, s'approcha de la rampe, et, après trois saluts compassés, communiqua à l'assemblée une lettre qu'il venait de recevoir à l'instant. C'était une charmante petite lettre par laquelle madame de R... s'excusait de ne pouvoir se rendre au concert, et priait messieurs les commissaires de vouloir agréer son offrande avec ses regrets. Cette lettre était accompagnée d'un billet de mille livres.

On pense si ce dut être un cruel désappointement pour les curieux, les sots et les méchans. Ce fut un tohu-bolu général, un tolle universel. Que ne dit-on pas ? que n'entendis-je pas ? Il était assez clair que la comtesse était vieille et laide, puisqu'elle refusait de se montrer ; qu'elle avait perdu sa voix, puisqu'elle refusait de se faire entendre. Mais ce fut l'envoi du billet de mille livres qui surtout échauffa la bile de ces honnêtes gens. Il convenait bien à une chanteuse des rues de prendre ainsi des airs de princesse ? Les pauvres de Carpentras avaient-ils besoin des munificences du château de R... ? La ville ne suffisait-elle pas à nourrir ses pauvres ? On était d'avis que ce billet de mille livres fût immédiatement renvoyé à l'orgueilleuse donataire. En même temps, comme le plus grand nombre n'avait payé que pour voir et pour entendre chanter la comtesse, ce n'était, de toutes parts, que gens qui se disaient volés et réclamaient impérieusement leur argent : si bien que, de ce concert donné au profit des pauvres, les pauvres couraient grand risque de ne retirer d'autre bénéfice que l'avantage de n'y avoir point assisté. L'indignation allait croissant, l'exaspération était à son comble. Vainement, pour apaiser le bruit des passions déchaînées et couvrir le bruit de l'orage, l'orchestre attaque, avec une vigueur peu commune, l'ouverture de *Lodoïsha*, l'orage couvrait le bruit de l'orchestre.

Il m'est arrivé, depuis cette soirée mémorable, d'assister à bien des concerts, mais je ne pense pas avoir jamais entendu un pareil vacarme, pas même à un concert donné tout récemment par une gazette musicale. On sifflait, on hurlait, et, au milieu de la tempête, l'ouverture de *Lodoïsha* allait toujours son train ; les Tartares étaient dans la salle. Il était difficile de prévoir comment se terminerait cette scène de confusion et de désordre, quand soudain les flots en fureur retombèrent silencieux et immobiles, comme si le doigt de Dieu leur eût commandé de se taire et de se calmer.

JULES SANDEAU.

(La suite prochainement.)

La Légende Dorée des Artistes.

LES QUATRE ÉVANGÉLISTES.

Les quatre Évangélistes s'offrent à nous comme quatre majestueuses colonnes sur lesquelles repose l'édifice chrétien. Témoins glorieux, interprètes sublimes de la religion révélée, il n'est pas surprenant que leurs images abondent, et que, dès l'origine, on les ait vus représentés dans les temples du culte qu'ils ont prêché.

Comme il ne reste d'eux aucune ressemblance authentique ou même apocryphe, leur représentation a été symbolique ou idéale. Symbolique, lorsque l'artiste se proposait d'exprimer par quelque image emblématique, le sens de leur mission spirituelle ; idéale, quand il ajoutait au type que son imagination lui avait fourni type de grandeur intellectuelle, de dignité, d'éloquence persuasive, rehaussée par la beauté de la stature, l'ampleur des dra-